

CHRONIQUE THÉÂTRALE,

Le Grand-Théâtre a donné, dans le courant de novembre, la première nouveauté de la saison, la *Circassienne*, opéra-comique en trois actes, dû à la collaboration de J.M. Scribe et Auber.

Des paroles, nous dirons peu de chose. C'est l'histoire d'un jeune officier russe qui, rencontré sous un déguisement de femme, par un vieux général, espèce de brute, à demi-sauvage, devient l'objet d'une passion burlesque. Celte intrigue se complique de l'amour de la nièce du général pour l'officier déguisé. M. Scribe a traité ce sujet tant soit peu scabreux et prêtant à des équivoques trop prolongées avec celle dextérité qu'il seul possède. La vraie muse de M. Scribe, ce n'est pas la fantaisie, c'est l'invention. Armé de la baguette magique que lui a livrée cette muse de seconde classe, il opère des merveilles. Une situation parfaitement absurde devient acceptable ; il promène le spectateur d'abord un domaine de fictions souvent prosaïques, au milieu de situations impossables qui le surprennent, sans le heurter. Vous vous laissez faire; et si vous n'êtes pas absolument charmé, vous êtes au moins distrait et amusé.

La partition que M. Auber a écrite sur le canevas de M. Scribe vaut, à peu de chose près, ses œuvres antérieures, même les meilleures. Le premier acte a notamment toutes les qualités brillantes de ce maître. C'est clair, fin, spirituel, gracieux, de la première note jusqu'à la dernière.

L'ouverture est sans prétention et semble avoir eu pour unique but de mettre en relief un motif de valse qui s'empare immédiatement de la mémoire. Le chœur d'introduction, par sa douceur, par l'a reprises habilement ménagées, où domine la voix du ténor, est ravissant de grâce. Le second chœur *bravo!* se distingue par sa couleur et l'entraînement du rythme. La romance *Si vous m'aimez!* sort tout à fait, par le caractère piquant dont elle est empreinte, des fadaises du même genre qu'on retrouve dans tout opéra-comique. Mais le morceau le plus original, le plus franchement écrit de tout cet acte, est peut-être le final, morceau bien agencé, bien coupé, plein d'entrain, de variété, et en même temps d'unité dans le développement. Rien qu'à l'entendre, toute la salle entre en gaîté.

Nous signalerons, dans le second acte, le premier chœur des femmes du harem ; l'air du baryton, qui a été bien dit par M. Melchissédec ; celui des danses, emprunté à l'oncithurc, et le chœur des Odalisques en révolte.

Le troisième acte, sans valoir les deux premiers, renferme d'agrables parties qui ne déparent point l'œuvre élégante et facile de M. Auber.

L'exécution a été, de tous points, remarquable. Il serait inutile d'insister sur le mérite de M. Achard, auquel tout le monde rend depuis longtemps justice. Mais le public qui s'est souvent montré froid pour jme B*a:i>ot*, ne lui a pas tenu, cette fois, rigueur. Nous constatons avec plaisir que cette artiste reprend la faveur qui lui est due. Chaque jour ses qualités précieuses de chant et de justesse de voix sont mieux appréciées. C'est une artiste sûre d'elle-même, qui sait manier sa voix, respirer à propos, détailler une plirase musicale, la ponctuer et la produire dans ses contours. M. Barbot, M. Castelmary, M. Melchis^eedec, M. Feret ont, chacun pour sa part, contribué au succès de la pièce, auquel ont aidé le luxe et les soins d'une mise en scène bien entendue.

L'orchestre et les chœurs ont complété un bon ensemble.

Somme toute, c'est pour la direction et les artistes une victoire, et pour le public, l'assurance d'une série de soirées agréables et intéressantes tout à la fois.

J. T.